

WILD RUMORS

Moby Dick, Detroit et autres récits

Projet éditorial du groupe « Leviathan »
École Supérieure d'Art Clermont Métropole (ESACM)
Contact : wildrumors@protonmail.com

04. 2021

Wild Rumors se fonde sur les recherches menées, entre États-Unis et France, par le groupe « Léviathan », créé en 2016 à l'École Supérieure d'Art Clermont Métropole (ESACM).

Wild Rumors prend pour origine le roman d'Herman Melville *Moby-Dick*, ou le cachalot paru en 1851. Envisagé comme outil critique propice à aborder le monde contemporain, carte de nos propres mouvements, grille de lecture des milieux traversés, ce roman a constitué la trame et le filtre de l'expérience partagée et des recherches menées à Detroit (Michigan).

Wild Rumors est un livre polyphonique et arachnéen, aux sources multiples, où dialoguent des formes de récits — témoignages recueillis, fictions — et des régimes d'écriture très différents, émanant de chercheur.se.s, d'artistes, d'écrivain.e.s et de témoins.

Wild Rumors opère par montages de temps et d'espaces ; il croise le romanesque, l'expérience de terrain, la recherche en art et en sciences humaines ; il tisse les registres fictionnel, poétique, documentaire et théorique.

Wild Rumors vise au-delà de la seule compilation rétrospective de recherches passées ; il en entreprend la mise en récits, et se pense comme un espace de prospection et de projection.

Wild Rumors a pour ambition la diffusion de ses contenus au-delà des frontières nationales ; il est traversé par le désir d'être accessible à celles et ceux dont les rencontres, propos et actions l'ont nourri. C'est pourquoi il est d'emblée envisagé comme un ouvrage bilingue français / anglais (américain).

COMPOSANTES DU LIVRE

De 2016 à 2018, trois séjours à Detroit ont fourni une première source à ce livre, à travers des contributions artistiques et des entretiens réalisés auprès d'habitants.

Entre 2016 et 2019, des journées d'étude et des conférences ont alimenté nos recherches et constitué une deuxième source.

Enfin, à partir de 2019–2020, des invitations propres au projet éditorial ont été adressées à des auteurs.trices et des critiques, qui ont proposé des contributions inédites.

CONTRIBUTIONS THÉORIQUES

Alia Benabdellah, docteure en géographie humaine

Techno décryptage (titre de travail)

Cet article propose une analyse de la musique techno, fruit de l'histoire tumultueuse de Detroit, pour mettre en évidence la manière dont ce genre musical fait l'objet d'un cryptage inédit de son message. Influencés par des origines musicales riches et diverses, les créateurs de la techno réinterprètent leur héritage culturel noir à la lumière des nouvelles technologies, se jouant des attentes et des représentations attendues, pour offrir une lecture polysémique et un message protéiforme à qui prendra la peine d'explorer leurs créations musicales.

Pascal Beausse, critique d'art

Le cargo des fous et autres histoires de poissons — L'œuvre d'Allan Sekula à la lumière du Léviathan (titre de travail)

Autour de la figure du cargo, véhicule du capitalisme tardif, je relirai l'œuvre d'Allan Sekula, qui décrit le conteneur comme « cercueil de la main-d'œuvre délocalisée », à la lumière des figures de Moby-Dick et de Léviathan.

Cédric Loire, critique et historien de l'art, enseignant, chercheur

« Une plume invisible dessinait des lignes et des routes sur la carte crevassée de son front »

Partant d'un chapitre de Moby-Dick où le capitaine Achab étudie ses cartes marines à la recherche du cachalot blanc, cet essai parcourt des fragments de textes romanesques, historiques ou théoriques, en parallèle de montages d'images de provenances et de natures multiples (photographies, schémas, gravures, cartes...). Que disent les cartes géographiques, les schémas de planification urbaine et industrielle, des rapports de domination et d'exploitation ? Quelles stratégies pour tenter de reprendre du terrain ?

Elsa Dorlin, professeure de philosophie, Université Paris 8

Sombre blancheur : la baleine miroir de la blancheur prédatrice

Comment le roman de Melville décrit « l'enfollement capitaliste », à travers Achab, comme figure intempestive du capitalisme naissant, face à l'équipage incarnant la division sociale et raciale du travail. Le navire baleinier, comme le navire négrier avant lui, est l'instrument du processus d'épuisement violent et absolu de la ressource. La violence capitaliste blanche se pense comme une réaction à une violence originelle, sans voir qu'elle est elle-même cette violence originelle.

Matthieu Renault, Maître de conférences en philosophie, auteur

« Achab est Dieu, Ford est son prophète ». *Le naufrage du capitalisme selon C.L.R. James*

Une analyse qui croise les figures d'Henry Ford et du capitaine Achab et puise dans la critique marxiste du penseur et militant caribéen C.L.R. James, pour mettre en évidence les stratégies autoritaires du patron d'industrie automobile et les tentatives d'émancipation ouvrières.

CONTRIBUTIONS ARTISTIQUES

Salomé Aurat, artiste

L'arbre qui cache la forêt (titre de travail)

Par le prisme du récit familial et autobiographique, d'images et de dessins, remonter le fil de l'histoire coloniale et esclavagiste à partir de la « futaie Colbert », domaine forestier de Tronçais créé au XVII^e siècle par le ministre de Louis XIV pour en exploiter le bois de chêne — possiblement devenu des navires négriers...

Fabienne Ballandras, artiste

De haut en bas et de gauche à droite

Images légendées extraites du journal *Le Monde* entre janvier et décembre 2020.

20 dessins, poudre de graphite et crayon sur papier, 2021, 21 × 29,7 cm.

Un lieu, une date, parfois le détail d'une situation. Ordinairement marginale dans l'ensemble des informations présentes sur les pages d'un journal, la légende est la seule rescapée du déplacement opéré ici entre l'espace médiatique et celui du dessin. Le texte de l'article a disparu pour laisser la page devenir à nouveau un support et de l'image, il ne reste que son espace rectangulaire. Dans le duo/duel qu'elle forme avec l'image manquante, la légende, par nature factuelle et minimale, devient d'une part le seul vecteur de compréhension de l'événement mais également le fil chronologique d'un récit remonté de l'actualité.

Antoine Barrot, artiste, chercheur

A Cave Big Enough

À partir d'articles de presse, le texte retrace une histoire de la mine de sel de Détroit en cherchant à faire surgir des liens entre l'exploitation du souterrain et le déroulé du XX^{ème} siècle à la surface. Les images viennent parasiter la véracité, même parcellaire, du récit.

The Blue Wild Yonder

Compilations de textes, gravures et dessins issus de deux voyages à Détroit.

Constantin Jopeck, artiste et chercheur

Antimuro

Portfolio de photographies. Prises de vue réalisées à Tarente en Italie lors de différents voyages de repérages et de recherche entre 2017 et 2019. La plus grande usine métallurgique d'Europe est aux portes de la ville et écharpe l'horizon. Les nouveaux dessins muraux servent de décor au cœur historique partiellement ruiné, réécrivent son histoire et redonnent de la couleur à la ville d'acier lors des processions de Pâques.

Karim Kal, photographe

Postface

Portfolio de photographies : paysages urbains de banlieue lyonnaise, vues d'objets populaires de consommation courante et outils de travaux manuels, 2020.

Les paysages sont réalisés de nuit, avec l'appoint d'un flash. Les environnements photographiés tentent de retranscrire la dimension carcérale des territoires de périphérie, traversés par des tensions et une forme d'inquiétude quant à leurs perspectives. Les natures mortes sont réalisées en studio, et le travail de la lumière et du cadrage animent les objets des mêmes tensions et incertitudes.

Laurent Proux, peintre

« Les doigts de pieds sont rares parmi les vétérans de la chambre à graisse. »

Des allers-retours entre le chapitre de *Moby-Dick* « Une étreinte de mains » — dont est extraite la phrase-titre — et des peintures réunies sous l'intitulé *Jungle Métallique* empruntent des détours par Gustave Courbet, les usines PSA à Sochaux ou Walter Benjamin. Il y est question des possibilités de représentation picturale de l'usine, du travail, du corps au travail, et du potentiel de résistance ouvert par la rêverie au travail.

Sarah Ritter, artiste, chercheuse

Contre

Portfolio de photographies et textes, prises de vues réalisées à Detroit et en France, citations d'entretiens, de *Moby-Dick*, *Three Guineas* de Woolf, *Leviathan* de Hobbes.

CONTRIBUTIONS LITTÉRAIRES

Florence Andoka, critique et autrice

Voir Rouge

Voir Rouge est un ensemble de textes et d'images sur la colère suscitant les rapports de force dans le milieu de l'art contemporain, et plus précisément en lien avec la tentative de meurtre de Valerie Solanas contre Andy Warhol, le 3 juin 1968.

Charlie Jeffery, artiste

Drowning, poème

Bear, poème

Cédric Loire

Les invisibles (titre de travail) ; *Premier matin* ; *Un prophète ?* ; *L'ombre blanche* ; *La morsure* (titre de travail)

Brefs récits fondés sur des choses vues et des expériences vécues, à Detroit, en France et au Bénin

ENTRETIENS

Melba Boyd, poétesse, Distinguished Professor in African American studies, Wayne State University, Detroit

Jeff Horner, Senior Lecturer, Urban Studies & Planning, Wayne State University, Detroit

Chris Mc Carrus, ancien journaliste, entrepreneur indépendant dans l'immobilier, Detroit

Zana Smith, commerçante, *bookeuse* historique de DJ's, Detroit

Rasheed, représentant syndical de travailleurs grévistes, Marriott Hotel, Detroit

FORME DU LIVRE ENVISAGÉE

Environ 192 / 256 pages

Format fermé : 13 × 19 cm (à la française)

Impression : quadrichromie

Couverture souple

Reliure : dos carré cousu collé

Bilingue français-anglais

LÉVIATHAN

Présentation générale du projet de recherche à l'origine de *Wild Rumors*

« Léviathan » est un groupe de recherche en art qui s'est formé au sein de l'École Supérieure d'Art de Clermont Métropole (ESACM) en 2016.

Initié par Cédric Loire (historien de l'art, critique) et Sarah Ritter (artiste, photographe), ce groupe est rejoint par les artistes Antoine Barrot, Kostia Jopeak, Charlie Jeffery et Salomé Aurat. Il a reçu le soutien du Ministère de la Culture dans le cadre de l'appel à projets de recherche pour 2016–2018 et 2018–2020.

Les recherches que nous avons menées se fondent sur des lectures et des relectures de *Moby-Dick*, ou *le cachalot* d'Herman Melville. Publié en 1851, ce roman traite pour nous de ce qu'est la recherche, à travers les deux figures principales d'Achab et d'Ismaël. Capitaine du navire baleinier le Pequod, Achab est un chercheur obsessionnel ; engagé comme simple matelot, Ismaël semble d'abord avoir plus de distance, c'est un intellectuel qui veut expérimenter des choses « réelles » qu'il ne connaît que par les livres.

Notre projet repose sur la confrontation des multiples thématiques du roman à des situations/terrains contemporains, en essayant de mieux comprendre à la fois le roman et ces contextes. D'emblée la méthode adoptée se caractérise par le recours à l'anachronisme, s'appuyant sur la dimension « prophétisante » du roman, portée par nombre de figures annonciatrices elles-mêmes précédées par leur voix, et dont les ressorts ont été analysés par Peter Szendy dans (*Les prophéties du texte-léviathan*, 2004). Elle fait également écho à l'idée formulée par C.L.R. James dans son ouvrage *Marins, renégats et autres parias* (1953), selon laquelle Melville, décrivant l'équipage du navire comme une société composite, hautement hiérarchisée mais toujours en mouvement sur un espace sans repères autres que mobiles (courants, vents, corps célestes, animaux marins), n'imagine ni plus ni moins que « le monde dans lequel nous vivons » — un XX^e siècle de fascismes et de dictatures pour James, un début de XXI^e siècle de crises économiques, écologiques et géopolitiques pour nous. Détournant son navire le Pequod pour accomplir sa quête obsessionnelle, le capitaine Achab, sombre figure de l'autorité, court à sa propre perte, et entraînant du même coup la tragédie du naufrage et la mort de tout son équipage — à l'exception d'Ismaël, seul survivant, témoin et narrateur.

Figure tératologico-biblique, monstre « d'avant l'histoire », animal qui, lors du Déluge, échappe à « l'archive » de Noé, Léviathan est aussi la figure allégorique d'une utopie politique, chez Hobbes : le Léviathan comme figure de l'État, contre le Béhémoth, figure de l'anarchie.

En intitulant ce projet « Léviathan », nous avons conscience que, d'emblée, s'exerce sur nous le poids du « monstre ». Au monstre biblique répondent nos fantasmes et nos désirs ; au monument littéraire l'incertitude de notre propre entreprise ; au bel ordonnancement de l'utopie politique nos doutes et inquiétudes. Car l'horizon de ces recherches, par les (re)lectures et par la production de situations et de formes, est celui de tentatives d'exploration, d'enjeux politiques, sociaux, économiques contemporains, déjà présents dans le livre de Melville, en lien ou en opposition avec la dimension épique du roman. Le bateau-usine y figure une société a priori ordonnée autour d'un objectif économique, mais « désordonnée » par celui-là même qui la dirige, en vue d'assouvir sa passion — pure dépense qui le consume et finit par consumer avec lui le navire et son équipage tout entier. C'est précisément cette tension (de relation et/ou d'opposition) entre l'économie libérale de la production de marchandise, et l'économie des affects, du sublime, qui constitue l'arrière-plan, la « méta-problématique » de ce projet de recherche.

Poursuivre la recherche de la « baleine blanche », du Léviathan, observer les forces qui l'animent, en même temps que les formes de résistance qui parviennent — ou non — à leur être opposées, telles sont les motivations et les visées de ce projet. Nourris des apports des sciences humaines, nous tentons cette approche depuis le champ de l'art et avec les moyens de l'art, avec pour guide ou « carte » le roman de Melville. L'imaginaire de nos (re)lectures s'est expérimenté, s'est cherché sur des « terrains » proches et lointains, envisagés au fil du travail, ou à rêver comme des points sur l'horizon : la source bitumeuse du Puy de la Poix à Clermont-Ferrand, les montagnes noires des

terrils du Nord, les sites de travail et de mémoire ouvrière comme Sochaux ou Joué-les-Tours, les ports baleiniers japonais, les rivages d’Afrique du Sud où se tiennent des « crieurs de baleines »...

Ce « monde dans lequel nous vivons » est peut-être en train de disparaître.

C’est l’hypothèse formulée par Alexandre Friederich dans son livre *Fordetroit* : en 2014, au plus fort de la crise financière consécutive aux subprimes, il part à Detroit (Michigan) qui en subit alors de plein fouet les conséquences, convaincu que la faillite de la ville annonce notre avenir — que nous vivons dans un monde dont la fin a déjà eu lieu.

C’est cette destination que nous avons choisie pour mettre en œuvre et éprouver notre méthode de recherche. Nous y avons effectué trois séjours : le premier en novembre 2016, au cours duquel nous avons vécu l’élection de Trump à la Maison Blanche ; puis au printemps 2017, alors qu’y était célébré le cinquantenaire de la Grande Rébellion ; enfin à l’automne 2018, où nous avons pu approfondir les investigations menées auparavant et mesuré les signes manifestes d’une « renaissance » accentuant de fait les inégalités déjà grandes.

Quelque chose se noue entre *Moby-Dick* et Detroit, dans les profondeurs sombres et mouvantes du lieu d’un naufrage — celui du *Pequod*, celui de la ville (il n’y a pas loin de la *shrinking city* à la *sinking city*).

Il ne s’est pas pour autant agi de se repaître — une fois de plus — du spectacle de la catastrophe, que nous offrent les « somptueuses » vues de Detroit en ruines.

Si les images du « naufrage » industriel et urbain de Detroit nous ont bien entendu fait prendre conscience de l’ampleur de la faillite, nous sommes demeurés très vigilants à ne pas reproduire l’attitude et le regard fascinés des explorateurs urbains et autres « ruinporners ». Nous nous sommes au contraire tournés vers les habitants de Detroit : artistes, travailleurs syndiqués, professeurs de l’Université de Wayne, agriculteurs urbains, ou simples voisins... qui ont accepté de faire des entretiens avec nous. Ils nous apparaissent comme des survivants et des témoins, mais aussi et surtout comme des acteurs des possibles « après la catastrophe ». Ils ont été pour nous des narrateurs de l’histoire de Detroit — des « Ismaël », en quelque sorte —, mais aussi de son présent et de son avenir. À travers leurs récits, nous avons tenté de comprendre ce qui pourrait être, aujourd’hui, la « baleine blanche » tant convoitée par Achab.

Ces « naufragés », rescapés de la catastrophe, en sont aussi — comme Ismaël — les premiers témoins. Ils sont aussi les acteurs de « l’après-désastre ». Ont-ils, eux, « vu la baleine blanche » ? Savent-ils « où est le navire » ?

Préambule : Melville à Detroit

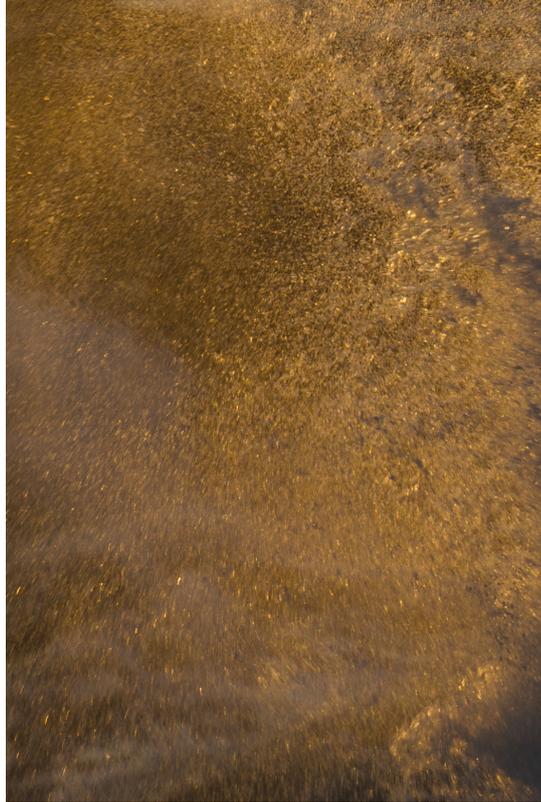
En 1957, le philosophe Alexandre Kojève, se rendit à Düsseldorf à l'invitation de Carl Schmitt, pour y prononcer une conférence intitulée « *Le colonialisme dans une perspective européenne* ». Soutenant que le « capitalisme moderne » avait rendu non seulement « possible, mais absolument nécessaire, une augmentation permanente du revenu et donc du pouvoir d'achat », il déclara que les capitalistes avaient fait « exactement ce qu'ils devaient faire, d'après Marx, pour rendre la révolution sociale impossible, parce qu'inutile, c'est-à-dire sans objet ». Le « grand idéologue » d'un tel retournement du marxisme contre lui-même avait été Henry Ford, l'homme qui avait systématisé le principe de l'indexation des salaires sur les gains de productivité. D'où la déduction suivante, mêlant, en pur style kojévien, le plus grand sérieux et un non moindre esprit de provocation :

« [N]ous pouvons donc dire que Ford fut le seul grand marxiste authentique ou orthodoxe du XX^e siècle. »

Lors de sa première parution dans la revue *Commentaire* en 1980, le texte de Kojève, nonobstant les réflexions centrales de son auteur sur le destin de l'Empire colonial français, se vit attribuer le titre suivant : « *Capitalisme et socialisme. Marx est Dieu, Ford est prophète* ».

Quinze ans plus tôt, au détour de son essai *Terre et mer*, récit de l'« histoire mondiale » fondée sur une mythologie politique de l'affrontement immémorial entre puissances terrestres et puissances maritimes, le même Schmitt avait déploré le processus d'industrialisation de la chasse à la baleine, sa transformation en jeu de massacre, ayant recouvert d'un voile sordide la glorieuse époque où elle était encore un combat d'égal à égal, fait de complicité et d'hostilité entremêlées entre deux créatures, humaine et animale, partageant un même élément, la mer. Pour Schmitt, le grand poète de cette relation intime, disparue à jamais entre l'homme, armé de son seul harpon, et le Léviathan, demeurait l'auteur de *Moby Dick* (1851), Herman Melville. Ce dernier, déclarait-il, était au monde des océans ce que Homère avait été à la Méditerranée orientale.

Quel rapport, se demandera-t-on, peut-il bien avoir entre ces deux histoires se rapportant à des époques distinctes et décrivant des réalités en apparence antithétiques ?

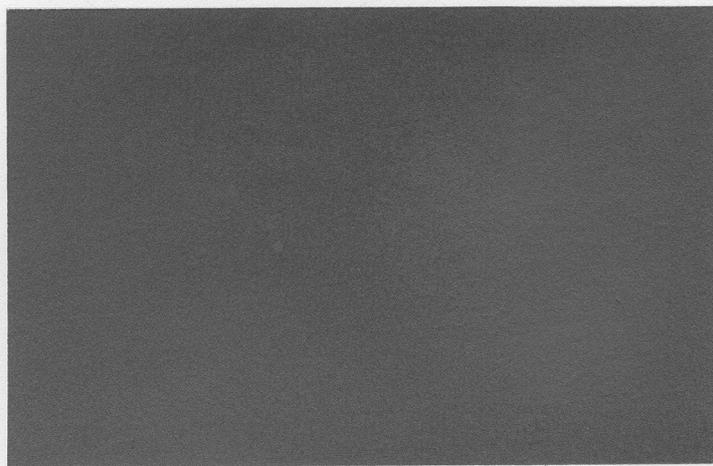


quelque chose de sanguinaire en tête. Chut! Il vient.

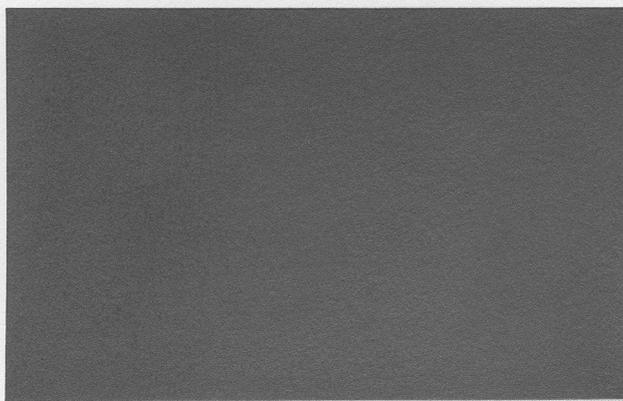


L We have a kind of big question that is helping us in our research...
If we go back on this Moby Dick interest, we have this question: What could be for you the white whale that go through Detroit?
Or...

Z Yeah, that is a big question. Yeah. Moby Dick.
What could I compare to Moby Dick in this society?
Well, I guess maybe, when Coleman Young was mayor, he told the criminals to hit eight mile because he wasn't go to stand for any crime or corruption. And at that point there was a lot of white flight. And a lot of corporations decided that they weren't going to do business with Coleman Young, so this is when they started building up the suburbs, so I guess, politically, that could be like a Moby Dick because he came in and people fled the city.
Now, I'm trying to think of another example. I know we talked about STRESS, and you know, a lot of injustice was going on in the 60s, when you had people like Angela Davies, and the Black Panthers.
It just seemed like there was a lot of injustice. Moby Dick? Well, I guess people want to silence the community by just a fear tactic, and that's what STRESS and some of the political powers have been doing here in Detroit. I don't know. Maybe we should take a break so that I can think about this for another minute... OK?



Carlos Ghosn, à Beyrouth, le 8 janvier.



Lors de la manifestation contre la loi « sécurité globale », à Paris, le 12 décembre.

You know the United States and Detroit is not that different than a lot of cities in the United States right now but for whatever reason, there's probably a number of reasons, it's getting a lot of attention. It was at one time the fourth largest city in the US about 2 million people lived here, that was back when I was a little girl, in the 1960s. So it's an interesting situation. Of course you know that Detroit as a formal, communised city was founded in 1701 by the French. So by North American standards it's a very old city and a lot of people don't think about that. It's older than Cleveland, Chicago, you know, and it's in a very unique position because it's on the river that connects the Great Lakes, which means shipping, which means commerce. So, common sense told us that the city wasn't going anywhere, it was just going through a transformation. And in order to do that you make a place as uninhabitable as you possibly can because the goal was to try to get the people out. By the people we're talking primarily about black people, and reclaiming the space. Because in the 1950s, not just in Detroit, but in all of the US there was this movement towards the suburbs. You know, the dream home in the suburbs, blah, blah, blah. And so they were building these subdivisions as my mother used to say, these little ticky tacky houses. And the Federal Government also encouraged (...) and put a lot of money into those kinds of things.

At the same time, in the 1950s there was a big case, 'Sipes vs. McGhee', which was a housing discrimination case, which was filed by the NAACP, and in Detroit, because there were these ordinances and housing contracts that you could not sell your home to the black people, or 'negroes' as it was, Jews, 'Orientals', and these were provisions that at the time were regarded as legal (...) restrictive covenants. And so, consequently, that has struck down the Supreme Court and so neighbourhoods began to open up and so black people were able to move into more and better neighbourhoods. And that of course was exploited by real estate speculators who would then encourage, scare the white people, you better leave 'cos all the black people are coming, so they would buy their property cheap and then they would sell it high to the black people who would be moving in. This wouldn't have been such a bad situation because Detroit had at that time, probably to a large extent still does, the largest black middle [...]

La ligne de tramway mise en service il y a peu et qui depuis Downtown serpente sur Woodward, sépare plutôt qu'elle ne relie. Elle stimule la spéculation immobilière dans le centre et les quartiers voisins habités par les blancs. Elle offre le spectacle tragi-comique des blancs en tenue de ville dans le tramway, observés par les noirs venant toujours de plus loin, et qui continuent à prendre le bus, moins cher et — pour une fois — plus efficace face aux pannes répétées du tram.

« Renaissance » disent-ils. Conforme à la devise inscrite au blason de la ville depuis le grand incendie : « Elle renaîtra de ses cendres ».

Octobre 2018, troisième séjour à Detroit : surprise lorsque voulant tourner en voiture dans une avenue de Downtown, nous constatons que celle-ci est bloquée par des barrières et des plots de chantier. Les choses ont changé en seulement une année : la plupart des gratte-ciel y a été acquis à bon compte par le milliardaire Dan Gilbert, en partie grâce aux bénéfices engrangés par sa société de prêts au plus fort de la crise financière de 2008. C'est cette même crise qui a jeté à la rue tant de familles, endettées parfois de seulement quelques milliers de dollars, laissant derrière elles leur maison, devenue carcasse vide ou calcinée. Sur les dalles disjointes du trottoir en ciment, des amas de meubles bon marché abandonnés. (~~montagnes~~
~~cf le fond des océans~~)

Depuis longtemps désaffectés, leurs ornements art-déco naguère somptueux, aujourd'hui noircis et effrités, leurs façades ouvertes aux vents à travers les vitres cassées, les gratte-ciel sont à présent en cours de rénovation, à grand renforts de machines et d'hommes. Mais les couleurs et la chair qu'ils retrouvent sur leurs squelettes de fer et de béton sont prélevées ailleurs. Cité cannibale.

Tronc arboricole urbain devenu squelette = cause de
atmosphère d'ignorance - [à l'observation / d'un bâtiment
de style] → Susan Buckle, Paris PSI

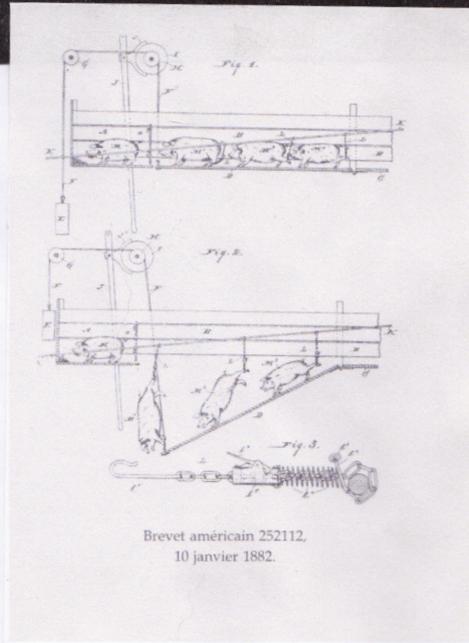
« — Ford a convaincu la municipalité de recouvrir les voies du tram. Si tu restes assez longtemps, tu les verras réapparaître.

(...) La ville était dotée d'un réseau complet de tram. L'inventeur de la voiture obtint de le faire supprimer. Des nappes de bitume furent coulées sur le fer. Le réseau de transport devint caduc. Aujourd'hui, faute d'entretien, les voies réapparaissent.

— Un jour nous vivrons dans le silence, il n'y aura plus de tram ni de voitures, rien que des voies qui ne mènent nulle part. » (Alexander Friedrich, *Fordetroit*, p18-19)

Souffle là !, Detroit, printemps 2017

Brevet américain : schéma de la chaîne d'abattoir de porcs à Chicago



Brevet américain 252112,
10 janvier 1882.





PARADISE VALLEY

Formerly the intersection of Adams Avenue and St. Antoine Street, this site was once part of Paradise Valley, Detroit's African American business and entertainment district.

From the 1930s into the 1950s Paradise Valley bustled around the clock. Nightspots like 606 Horseshoe Lounge, Club Plantation and Club 666 featured entertainers such as Duke Ellington, Dinah Washington, the Ink Spots, and Sarah Vaughan. Blacks who performed elsewhere in Michigan were excluded from white hotels and stayed in the valley.

Beginning in the 1940s, urban renewal projects, the construction of freeways, and new development devastated African American neighborhoods, including Paradise Valley.

The Valley's last three structures, located along St. Antoine Street, were demolished in 2001.



